

L'important, c'est qu'on nous le répare

5 Cramponné au paquet humide et tiède qui épouse la forme de ses mains comme s'il avait été conçu pour s'y loger, Alfonso tourne la tête et scrute chaque recoin. Bien qu'il n'y en ait pas tant que ça, chez lui, des recoins.

10 *Dépêche-toi, Alfonso*, lui dit la voix par terre et ses nerfs, qui depuis un bon moment se sont emparés de ses bras, descendent pour la première fois dans ses jambes. *J'arrive, je suis en train de chercher*, et tout en répondant **à la femme** il se dirige vers la chambre où dorment ses deux filles, imperméables aux bruits de l'heure et demie qui vient de s'écouler.

15 Appuyés contre la porte, les sacs à dos des petites gisent à même le sol, sur la dalle en béton qu'il a coulée avec ses beaux-frères il y a un mois. Il respire, soulagé, et, tout en serrant le paquet entre sa poitrine et le plus maladroit de ses bras, Alfonso libère la plus habile de ses mains, penche son torse en avant, soulève le sac à dos dont il a remarqué que
20 la fermeture était ouverte, le retourne et le secoue pour le vider de son contenu.

Lo que importa es que lo arreglen

Sujetando el bulto húmedo y tibio, que se amolda a sus manos como si hubiera sido diseñado para estar en medio de éstas, Alfonso gira la cabeza y busca en todos los rincones. Pero tampoco es que éstos, los rincones de su casa, sean tantos.

Date prisa, Alfonso, oye que le dicen desde el suelo y los nervios, que hace rato se adueñaron de sus brazos, descenden por primera vez hacia sus piernas. *Ya voy, **mujer**, estoy buscando*, responde echando a andar al cuarto en donde duermen sus dos hijas, desentendidas por completo de los ruidos de la última hora y media.

Recargadas en la puerta, sobre el firme que hace un mes echaron él y sus cuñados, yacen las mochilas de sus niñas. Respirando aliviado y apretando el bulto entre su pecho y el más torpe de sus brazos, Alfonso libera la más hábil de sus manos, inclina el torso, alza del suelo la mochila cuyo cierre advirtió abierto, la voltea y sacudiéndola vacía su contenido.

Le principal, c'est qu'ils le réparent

Tenant le paquet humide et tiède, qui se moule dans ses mains comme s'il avait été fabriqué pour être au milieu, Alfonso tourne la tête et cherche dans tous les coins. Mais les coins, chez lui, ils ne sont pas si nombreux non plus.

Accélère, Alfonso, entend-il qu'on lui dit de par terre, et ses nerfs qui, depuis tout à l'heure, ont pris possession de ses bras, descendent pour la première fois jusqu'à ses jambes. *J'y vais, attends, je cherche*, répond-il et il va jusqu'à la chambre où dorment ses deux filles, qui sont restées en de hors des bruits de l'heure et demie qui vient de passer.

Appuyés contre la porte, sur le ciment qu'ils ont coulé, lui et ses beaux-frères, il y a un mois, gisent les sacs à dos des petites. Alfonso respire, soulagé, et, serrant le paquet entre sa poitrine et le plus maladroit de ses bras, il libère la plus habile de ses mains, penche son torse, soulève du sol le sac à dos dont la fermeture, il l'a remarqué, est restée ouverte, il le renverse et, en le secouant, le vide de son contenu.

25 *Allez, Alfonso, il faut qu'on nous le répare le plus vite possible, le presse encore sa femme, alors il enfouit l'enfant dans le sac à dos qu'il enfle sur ses épaules puis retourne là où Constanica, épuisée et toute endolorie, menace de s'évanouir. Toi aussi, on va te réparer, affirme Alfonso en esquissant un sourire forcé, tout en soulevant délicatement sa femme dans ses bras. Puis il sort dans la rue, où lui parvient l'écho d'une sirène.*

35 Avant d'abandonner la parcelle que lui et sa famille occupent illégalement depuis quatre ans, Alfonso s'arrête, surpris : des bourrasques inhabituelles balaient la terre. Le vent est si plein de rage que ses assauts ébranlent Alfonso avec une violence inouïe dont les hommes et les femmes des hauteurs qui entourent la grande ville se souviendront encore longtemps. *Laisse-moi et va le faire réparer, Alfonso, c'est pas normal qu'il pleure pas.*

45 *Je t'ai déjà dit que tu vas pas rester ici, lui répond Alfonso en observant s'agiter furieusement les herbes qui se dressent tout autour du terrain : je t'emmène toi aussi, ou bien personne n'y va. Sois pas têtu, Alfonso, insiste Constanica, mais son mari s'est remis en marche, il a atteint la rue, où le vent hurle comme si quelqu'un lui avait fait mal et qu'il se vengeait en dévastant tout sur son passage. En prime, il est chargé de cailloux, de brindilles et d'ordures. Et, pour couronner le tout, il souffle du haut de la colline.*

Ándale, Alfonso, tienen que arreglárnoslo lo más pronto posible, oye que otra vez lo apura su esposa y es así que mete al niño en la mochila, se echa ésta a la espalda y vuelve hasta el lugar donde Constanica, desmadejada y dolorida, vence a la amenaza del desmayo. También a ti van a arreglarte, afirma Alfonso obligándose a esbozar una sonrisa, levantando a su mujer y acunándola en sus brazos. Luego sale hacia la calle, donde escucha el rumor de una sirena.

Antes de abandonar el terreno que hace casi cuatro años invadieron él y su familia, Alfonso se detiene sorprendido: un vendaval inusitado recorre la tierra. El viento trae consigo tanta rabia que sus golpes estremecen a Alfonso de una forma que no puede comparar con nada previo y que los hombres y mujeres de los cerros que rodean la gran ciudad, habrán de recordar por mucho tiempo. *Déjame y vete a que lo arreglen, Alfonso, no es normal que no nos llore.*

Ya te dije que aquí no vas a quedarte, responde Alfonso contemplando el revolverse enfurecido de la hierba que se alza en los linderos de su predio: voy a llevarte a ti también o no ira nadie. No seas terco, Alfonso, insiste Constanica pero su esposo ha echado a andar de nuevo y ha llegado hasta la calle, donde el viento aúlla como si alguien lo hubiera lastimado y, vengativo, arrasa con las cosas que a su paso va encontrando. Viene además cargado de piedritas, varas y basuras. Y para colmo baja de lo alto de la loma.

Bouge-toi, Alfonso, il faut qu'ils nous le réparent le plus vite possible, il entend que sa femme le harcèle encore et, du coup, il fourre l'enfant dans le sac à dos qu'il jette sur ses épaules et retourne là où Constanica, échevelée, qui a mal, parvient à échapper à la menace de la syncope. Toi aussi, ils vont te réparer, affirme Alfonso qui s'arrache une ébauche de sourire en soulevant sa femme et en la berçant dans ses bras. Puis il sort en direction de la rue, où il entend un hurlement lointain de sirène.

Avant de quitter le terrain qu'ils ont occupé, lui et sa famille, il y a presque quatre ans, Alfonso s'arrête, surpris : un coup de vent inhabituel parcourt la terre. La tourmente porte en elle une colère si grande que ses coups ébranlent Alfonso d'une manière qu'il ne peut comparer à rien de ce qui lui est arrivé et que les hommes et les femmes des collines qui entourent la grande ville se rappelleront longtemps. *Laisse-moi et va-t'en le faire réparer, Alfonso, c'est pas normal qu'il pleure pas.*

Je te l'ai déjà dit, tu vas pas rester ici, répond Alfonso en regardant se tordre furieusement l'herbe qui se dresse à la lisière de son terrain : je t'emmène toi aussi ou personne n'ira. Fais pas ta mauvaise tête, Alfonso, insiste Constanica, mais son mari a repris sa marche et il a rejoint la rue où le vent hurle comme si quelqu'un l'avait blessé, et, par vengeance, il détruit tout ce qui se trouve sur son passage. Il est en plus chargé de graviers, de branches, de saletés. Et, le pire, c'est qu'il descend la côte, depuis le haut.

55 Alfonso lève les yeux vers le sommet et cherche entre les murs de brique, les tôles ondulées et les bâches, entre les squelettes de voitures, les citernes et **l'armée de tiges métalliques hérissées** un espace pour observer le bâtiment convoité. Celui-là-même dont ils se sont fait expulser un peu plus tôt car ce n'était pas encore l'heure : *Rentrez chez vous, il y a le temps, ici vous gênez*. Mais la rue qui serpente ne lui permet pas de voir le dispensaire inauguré il y a deux ans et demi par le Syndicat des éboueurs.

65 Alfonso fait confiance à sa mémoire pour ne pas se perdre durant l'ascension, il serre les dents, se penche légèrement en avant et se met à marcher contre le vent qui le cogne fort. Le vent qui charrie non seulement de la colère mais une odeur épaisse de choses fermentées, de plastiques brûlés et d'animaux en décomposition. Enveloppé dans une tornade de fumée, Alfonso crache et s'étouffe dans sa morve et sa salive. Alors il s'arrête et, reprenant son souffle, il entend la voix de Constanica : *Écoute-moi, fais pas ta tête de mule, Alfonso*.

75 *Je t'emmène toi aussi ou bien alors personne ira là-haut*, promet Alfonso, mais au fond de lui quelque chose est en train de se briser : en même temps qu'il renonce au dispensaire érigé au sommet de la colline, il songe pour la première fois à abandonner sa femme sur place. Immédiatement, en rogne contre lui-même, **il fait non de la tête**, tourne son visage de l'autre côté, observe les chemins qui descendent vers les quartiers là-bas où les

Girando el rostro hacia la cima **de su cerro**, Alfonso busca entre los muros de ladrillo, láminas y lonas, entre los esqueletos de los coches, los tinacos y **el ejército erguido de varillas** un espacio que lo deje observar el edificio que anhela. El mismo del que antes los echaron porque no era todavía hora: *váyanse a su casa que les falta y aquí estorban*. La forma serpenteante de la calle, sin embargo, no permite que Alfonso alcance a ver la clínica que el Sindicato de Trabajadores de Basura inauguró hace dos años y medio.

Confiando en su memoria para no extraviarse en su ascenso, Alfonso aprieta los dientes, inclina el torso levemente y echa a andar contra el fuerte vendaval que lo golpea. Pero además de su coraje, el viento arrastraba tras de sí un espeso olor a cosas fermentadas, plásticos quemados y animales descompuestos. Envuelto en un tornado de humo, Alfonso tose y se asfixia con sus mocos y sus babas. Entonces se detiene y jadeando escucha a Constanica: *en serio no estás de atestado, Alfonso*.

Voy a llevarte a ti también o no iremos ninguno hasta allá arriba, promete Alfonso pero en los fondos de su alma algo se quiebra: al mismo tiempo que renuncia a la clínica que se alza en lo más alto de la loma, piensa, por primera vez en todo el día, en dejar a su mujer ahí donde se hallan. Al instante, encabronado con sí mismo, **niega con el cráneo**, vuelve el rostro al otro lado, observa los caminos que descenden a los barrios de esa gente que es

Tournant le visage vers le sommet **de sa colline**, Alfonso cherche entre les murs de brique, **de** tôles et **de** bâches, entre les squelettes de voitures, les bidons et **l'armée dressée de piquets** un espace qui lui permettra d'apercevoir le bâtiment qu'il vise. Celui-là même d'où ils l'ont renvoyé, parce que ce n'était pas encore le moment : *rentrez chez vous, c'est pas pour tout de suite et, ici, vous gênez*. Or, la forme tortueuse de la rue empêche Alfonso de voir le dispensaire que le Syndicat des Ramasseurs d'Ordures a inauguré il y a deux ans et demi.

Se fiant à sa mémoire pour ne pas s'égarer dans son ascension, Alfonso serre les dents, penche légèrement son torse et se met à marcher contre le fort coup de vent qui le frappe. Mais, en plus de sa colère, le vent traînait après lui une épaisse odeur de choses fermentées, de plastique brûlé et d'animaux décomposés. Pris dans une tornade de fumée, Alfonso tousse et s'étouffe dans sa morve et sa bave. Alors il s'arrête et, haletant, il entend Constanica : *je t'assure, sois pas si cabochard, Alfonso*.

Je t'emmène toi aussi, sinon, y a pas un de nous qui monte jusque là-haut, promet Alfonso, mais au fin fond de son âme quelque chose se brise : en même temps qu'il renonce au dispensaire qui se dresse au plus haut de la colline, il se dit, pour la première fois de toute la journée, qu'il va laisser sa femme là où ils se trouvent. Aussitôt, furieux contre lui-même, **il fait non avec son crâne**, il tourne son visage de l'autre côté, observe les chemins qui descendent vers les quartiers de ces gens qui sont dif-

85 gens sont différents, contemple au loin l'hôpital qui brille comme une perle sous l'eau et, mâchoires serrées, il commence à dévaler la pente.

Qu'est-ce que tu fais, Alfonso, c'est une bêtise, lance Constan-
cia en comprenant ce qui se passe, mais Alfonso, poussé par les rafales de vent, ignore sa femme et presse encore le pas. Après avoir failli
90 tomber dans un fossé, Alfonso avance à grandes enjambées, jusqu'au rues goudronnées. Où la fureur du vent est toujours la même sauf qu'il n'y soulève ni cailloux ni ordures ni cette puanteur puisée là-bas dans la décharge. Et où l'écho de la sirène qui n'a pas cessé de hurler semble de plus en plus
95 proche.

Tu fais une bêtise, Alfonso, ils nous laisseront pas, lance Constan-
cia dans un filet de voix au moment où ses yeux aperçoivent un feu tricolore en train de se balancer au-dessus d'elle. Mais Alfonso, seulement attentif aux dangereux claquements des câbles et au vacarme que fait chacun des poteaux
105 électriques, témoignant de son avancée, ignore encore sa femme et presse le pas du mieux qu'il peut, lorsqu'il aperçoit tout là-bas, pour la première fois, cette voiture de police qui ne se tait jamais et dont les trois passagers observent au loin l'homme qui porte
110 **une femme dans ses bras et un sac dans son dos.**

Qu'est-ce qu'ils font en bas, ceux-là ? demande le policier au volant en mettant le contact et en regar-

distinta, contempla en la distancia el hospital que brilló allá como una perla bajo el agua y apretando la quijada echa a andar colina abajo.

Qué estás haciendo, Alfonso, que tontería, suelta Constan-
cia cuando entiende lo que pasa pero Alfonso, que va lanzado hacia delante por las ráfagas del viento, ignora a su mujer y aprieta aún más sus pasos. Tras estar a punto de caer en una zanja, Alfonso avanza a brincos varios metros y así llega hasta las calles asfaltadas. Donde la furia del viento es la misma pero no trae consigo ni piedras ni trozos de basura ni ese hedor que agarra allá en los basureros. Y donde el rumor de la sirena que no ha dejado de escucharse se intuye cada vez más cerca.

Qué tontería estás haciendo, Alfonso, no van a dejarnos, suelta Constan-
cia con la voz vuelta un hilito, en el instante en que sus ojos ven un semáforo meciéndose sobre ella. Pero Alfonso, atento únicamente al peligroso latiguelo de los cables y al retumbar de cada uno de los postes que atestiguan su gran marcha, vuelve a ignorar a su mujer y apura el paso cuanto puede, observando en la distancia, por primera vez, esa patrulla que no calla y cuyos tres pasajeros miran a lo lejos a este hombre
que en los brazos lleva a una mujer y **que en la espalda** carga una mochila.

¿Qué hacen esos aquí abajo?, pregunta el oficial que conduce la patrulla, encendiendo el motor y ob-

férents, regarde au loin l'hôpital qui brille là-bas comme une perle sous l'eau et, serrant les mâchoires, il se met à descendre la colline.

Tu fais quoi, là, Alfonso, t'es fou, lâche Constan-
cia quand elle comprend ce qui se passe, mais Alfonso, qui est poussé en avant par les rafales de vent, ignore sa femme et accélère encore plus son pas. Après avoir manqué de tomber dans un fossé, Alfonso avance par bonds sur plusieurs mètres et arrive ainsi aux rues asphaltées. Où le vent souffle toujours en furie mais n'apporte plus ni cailloux, ni bouts d'ordure, ni cette puanteur qu'il accroche là-bas sur les décharges. Et où le bruit de sirène qui se fait toujours entendre se devine de plus en plus proche.

Arrête tes conneries, Alfonso, ils nous laisseront pas, lâche Constan-
cia avec ce qui n'est plus qu'un filet de voix, à l'instant où ses yeux voient un feu tricolore osciller au-dessus d'elle. Mais Alfonso, attentif seulement au dangereux fouettement des fils électriques et au grondement de chacun des poteaux qui sont les témoins de sa grande marche, ignore sa femme de nouveau et presse le pas autant qu'il le peut, en observant au loin, pour la première fois, cette voiture de patrouille qui ne se tait pas et dont les trois passagers regardent au loin cet homme **avec un sac à dos qui porte une femme dans ses bras.**

Qu'est-ce qu'ils foutent ici en bas, ceux-là ? demande le policier qui conduit la voiture, en mettant

115 dant du coin de l'œil son copilote en pleine conversation avec l'homme en civil affalé sur le siège arrière. **Vous avez vu où ils sont allés se fourrer ? s'enquiert le chauffeur de la voiture**, mais sa voix reste sans réponse. **Aucun des trois n'a vu** Alfonso changer de cap et tourner dans une petite rue, se
120 mettre à courir le long d'un pâté de maison et au-delà, jusqu'à l'avenue, où les branches des arbres les plus hauts **grincent** comme des bateaux d'un autre temps.

125 Une fois que l'écho de la sirène s'est à nouveau éloigné, Alfonso réduit le rythme de sa marche et, haletant, se décide à traverser l'avenue. Mais l'un des plus grands arbres commence à pencher et, entraînant dans sa chute un fracas insupportable,
130 il **soulève** la terre qui l'instant d'avant ensevelissait ses racines. Effrayé, Alfonso s'immobilise, voit l'arbre s'abattre sur le sol qu'il était sur le point de fouler et, l'instant d'après, il **entend retentir** les alarmes des voitures. Il jette alors un coup
135 d'œil par-dessus son épaule, observe son sac à dos, regarde à nouveau sa femme, la serre rageusement et tourne sur lui-même, une, deux, trois fois.

140 C'est alors qu'Alfonso réalise qu'ils sont seuls dans la rue, qu'il n'y a personne hors des maisons, que si quelqu'un les observe ce doit être **à travers** une fenêtre. Ou **à travers** les vitres de cette voiture de police dont les occupants les ont à nouveau re-

servando de reajo al copiloto, que conversa con el civil echado en el asiento trasero. **¿Vieron dónde se metieron?, inquiere, segundos después, el chofer de la patrulla**, pero su voz no halla respuesta. **Ninguno de ellos vio** a Alfonso en el momento en que él **giró, desvió** su andar en una bocacalle, **echó** a correr manzana y media y **alcanzó** así la avenida, donde las ramas de los árboles más altos **crujen** como barcos de otro tiempo.

Quando el rumor de la sirena vuelve a quedar lejos, Alfonso calma el ritmo de sus pasos y jadeando se decide a cruzar la avenida. Pero uno de los árboles más altos se inclina y arrastrando tras de sí un estallido insoportable **hace saltar** la tierra que hace nada sepultaba sus raíces. Deteniéndose asustado, Alfonso ve azotar el árbol contra el suelo que iban a pisar y al instante **escucha el súbito estallar** de las alarmas de los coches. Entonces **vuelve** el rostro sobre el hombro, observa su mochila, **vuelve** la mirada hacia su esposa, la aprieta con coraje y gira encima de sus pies una, dos, tres vueltas.

Es hasta ese momento que Alfonso se da cuenta de que están solos en la calle, que no hay nadie más afuera de sus casas, que si alguien los observa debe hacerlo **a través** de una **ventana**. O **a través** de las **ventanas** de esta patrulla cuyos hombres otra vez

le contact et en observant du coin de l'œil son partenaire, qui cause avec le civil vautré sur la banquette arrière. **Ils savent où ils ont mis les pieds ? s'inquiète, quelques secondes plus tard, le chauffeur de la voiture de police**, mais sa voix ne reçoit pas de réponse. **Aucun d'eux n'a vu** Alfonso au moment où **il a tourné, il a pris** dans une rue adjacente, **il s'est mis** à courir jusqu'à la rue suivante et encore un peu et **il a atteint** comme ça l'avenue où les branches des arbres les plus hauts **craquent** comme des navires d'autrefois.

Quand le bruit de sirène est redevenu lointain, Alfonso adopte un rythme de pas plus calme et, en haletant, il se décide à traverser l'avenue. Mais un des plus hauts arbres penche et, en traînant dans son sillage un claquement insupportable, **fait sauter** la terre qui, une seconde avant, ensevelissait ses racines. S'arrêtant, pris de peur, Alfonso voit l'arbre fouetter le sol sur lequel ils allaient s'avancer et, en même temps, il **entend la stridence subite** des alarmes des voitures. Il **regarde** alors par-dessus son épaule, baisse les yeux vers son sac-à-dos, **regarde** de nouveau sa femme, la serre contre lui avec rage et fait un, deux, trois tours sur lui-même.

C'est à ce moment-là qu'Alfonso se rend compte qu'ils sont seuls dans la rue, que personne d'autre qu'eux n'est sorti, que, s'ils sont observés, ce doit être **de derrière** une **fenêtre**. Ou **de derrière** les **fenêtres** de cette voiture de patrouille dont les hommes sont tombés sur eux encore une fois, à

145 pérés, de loin : *Mais qu'est-ce qu'ils foutent dans ce quartier ? Ils devraient être chez eux...*

Quelques heures auparavant, à cause du vent, le gouvernement a donné l'ordre à la population de rester enfermée chez elle, il a décrété la fermeture des écoles, la suspension des activités et des transports publics.

En entendant les alarmes, le halètement désespéré de son mari et le vacarme de la sirène de plus en plus proche, Constanca serre les bras d'Alfonso de toute la force qu'il lui reste dans les doigts et le supplie : *Laisse-moi ici, Alfonso, pour l'amour de Dieu, pose-moi par terre.* Puis elle ouvre les yeux un instant et, les pupilles rivées à celles de son mari, elle ajoute : *L'important, c'est qu'on nous le répare.*

155 *Tu vas te taire, à la fin,* lui répond Alfonso et, **après encore quelques détours**, il aperçoit l'hôpital, qui lance vers le ciel sa lumière bleu argent.

Tandis que ses jambes se remettent en mouvement, Alfonso ignore la sirène qui approche et, décidant de prendre un raccourci, il se risque à traverser le terrain de foot d'où s'élève une **tornade** et où ils se retrouvent illico plongés dans l'obscurité : les feux tricolores, les **lampadaires**, les bâtiments et les maisons se sont éteints. Puisant des forces dans sa peur, Alfonso presse encore le pas, traverse le terrain, devinant son chemin parmi les ombres, longe encore deux ou trois rues à tâtons et parvient ainsi à la lisière du grand parc.

dieron con ellos a lo lejos: *¿qué hacen fuera de sus barrios... por qué no están ahora en su casa?*

Horas antes, el viento había llevado al gobierno a ordenar que la gente se quedara encerrada, a decretar la suspensión de clases y trabajos y a imponer la interrupción de los servicios de transporte.

Escuchando las alarmas, el jadeo desesperado de su esposo y el acercarse del clamor de la sirena, Constanca aprieta los brazos de Alfonso con la fuerza que aún le queda entre los dedos y suplica: *déjame aquí, Alfonso, por amor de dios ponme en el suelo.* Luego abre los ojos un instante y clavando las suyas en las pupilas de su esposo, añade: *lo que importa es que lo arreglen. A ver si de una vez te callas,* responde Alfonso y **dando un par de vueltas más** encuentra en la distancia el hospital que lanza al cielo su azulada luz de plata.

Echando a andar sus piernas nuevamente, Alfonso ignora el rumor de la sirena que se acerca y decidido a cortar un trozo de camino se aventura a atravesar el campo de fútbol donde se alza un **remolino** y donde apenas entrar ellos todo queda entre penumbras: se han apagado los semáforos, **los faros de los postes**, los edificios y las casas. Sacando fuerzas de sus miedos, Alfonso apura aún más sus pasos, cruza el campo de fútbol, adivinando su camino entre las sombras, larga un par de calles más a tientas y así llega hasta la orilla del gran parque.

distance : *qu'est-ce qu'ils foutent en dehors de leur bidonville... Pourquoi ils ne sont pas chez eux à l'heure qu'il est ?*

Des heures plus tôt, le vent avait conduit le gouvernement à ordonner aux gens de rester enfermés chez eux, à décréter la fermeture des écoles et des lieux de travail, et à suspendre les services de transport.

Entendant les alarmes, le halètement désespéré de son mari et le hurlement de la sirène qui se rapproche, Constance serre les bras d'Alfonso avec la force qui lui reste encore dans les doigts et supplie : *laisse-moi ici, Alfonso, pour l'amour de dieu pose-moi par terre.* Puis elle ouvre les yeux un instant et, clouant ses pupilles dans celles de son mari, elle ajoute : *le principal, c'est qu'ils le réparent. Si tu pouvais la fermer pour une fois,* répond Alfonso **qui fait encore deux tours sur lui-même** et trouve enfin dans le lointain l'hôpital qui jette au ciel sa lumière bleu argent.

Mettant à nouveau ses jambes en mouvement, Alfonso ignore le bruit de la sirène qui s'approche et, ayant décidé de couper au plus court, s'aventure à traverser un terrain de football où s'élève un **tourbillon** et où, à peine y sont-ils entrés, tout se retrouve dans le noir : les feux tricolores se sont éteints, **les projecteurs en haut des mâts**, les immeubles et les maisons. Puisant des forces dans sa peur, Alfonso presse encore plus le pas, traverse le terrain de football, en devinant son chemin parmi les ombres, longe encore deux rues à tâtons et arrive ainsi à l'orée du grand parc.

À cet instant, il est surpris par un bruit infernal, se retourne pour voir d'où il vient, se recroqueville de frayeur et lâche Constanica. Au-dessus d'eux, un immense panneau publicitaire vantant de la nourriture pour chiens crépite de plus belle. Dans sa folie, une bourrasque finit d'arracher la vieille enseigne encore accrochée aux barreaux par des vis toutes tordues et la propulse vers le sol, comme on jette un papier à la poubelle.

C'est un miracle si l'énorme hache en fer qui décapite un poteau électrique, rebondit sur la chaussée et finit sa course dans les arbres du parc – fière d'annoncer : « parce que tu les aimes comme ta famille, donne-leur ce qu'il y a de mieux » – n'atteint ni Alfonso, ni le bébé à l'intérieur du sac à dos, ni Constanica qui, allongée par terre, entendant la sirène qui approche, supplie une fois de plus son mari : *Écoute-moi, Alfonso, emmène-le et laisse-moi ici, c'est rien qu'un petit moment.*

Sois pas buté, Alfonso, l'important c'est qu'on nous le répare, qu'on lui enlève ce silence qu'il a à l'intérieur, insiste Constanica **en s'agrippant** à une bouche d'égout béante. Les yeux injectés de sang, Alfonso secoue la tête, se frappe le crâne et tout en acquiesçant se penche vers Constanica, lui embrasse le front, sent le vent qui sèche ses larmes et finit par se mettre à courir dans les ténèbres, s'enfonçant dans le parc et scrutant entre les cimes des arbres la lumière de cet hôpital qui brille comme celle d'un phare.

Justo en ese instante lo sorprende un ruido infernal y tras girarse hacia su origen encoge el cuerpo asustado y deja caer a Constanica sobre el suelo. En las alturas, el enorme letrero de metal que anuncia un alimento para perros crepita aún más fuerte que antes. Entonces el ventarrón enloquecido termina de arrancar el viejo anuncio de su **frágil celosía** de barrotes y tornillos retorcidos y lo expulsa hacia la tierra como avienta uno un papel a un basurero.

Es un milagro que la enorme hacha de fierros, que degüella un poste de luz, rebota en el asfalto y termina atorándose en los árboles del parque —presumiendo su leyenda: “porque los quieres como si fueran tu familia, debes darles lo mejor”—, no alcance a Alfonso ni al bebé que viaja en la mochila ni a Constanica, quien tendida sobre el suelo y escuchando cómo se acerca la sirena le suplica a su marido nuevamente: *en serio llévate-lo, Alfonso, a mí déjame nomás aquí un ratito.*

No seas empecinado, Alfonso, lo que importa es que lo arreglen, que le saquen a él ese silencio que trae dentro, insiste Constanica **aferrando sus dedos a** una coladera destapada. Con los ojos injectados, Alfonso sacude la cabeza, se golpea los parietales y asintiendo inclina el cuerpo, besa la frente de Constanica, siente cómo el viento va secándole las lágrimas y por fin echa a correr entre las sombras, internándose en el parque y observando entre las copas de los árboles la luz de ese hospital que brilla como un faro.

À cet instant précis, un bruit infernal le prend par surprise, il se retourne vers ce qui l'a produit, de peur son corps se replie sur lui-même et il laisse tomber Constanica sur le sol. Tout là-haut, l'énorme panneau en métal qui fait la publicité d'un aliment pour chiens crépite encore plus fort qu'avant. Alors le vent fou finit d'arracher le vieux panneau de son **fragile treillis** de barreaux et de vis tordues et l'expulse vers la terre comme on jette un papier à la poubelle.

Par miracle, l'énorme hache de ferraille, qui égorge un réverbère, rebondit sur l'asphalte et finit par se coincer entre les arbres du parc — fier de son slogan : « parce que tu les aimes comme s'ils étaient ta famille, tu dois leur donner le meilleur » — , n'atteint pas Alfonso et le bébé qui voyage dans son sac-à-dos, ni Constance qui, allongée par terre, au son de la sirène qui s'approche, supplie son mari à nouveau : *je t'assure, emmène-le, Alfonso, moi, tu me laisses ici un petit peu.*

Sois pas têtu, Alfonso, le principal, c'est qu'ils le réparent, qu'ils lui sortent de dedans ce silence qu'il porte en lui, insiste Constanica **en s'accrochant avec ses doigts** à une grille d'égout ouverte. Les yeux injectés, Alfonso secoue la tête, se frappe les tempes, et il se rend, se penche, dépose un baiser sur le front de Constanica, sent le vent sécher ses larmes et se met enfin à courir entre les ombres, il s'enfonce dans le parc en observant entre la cime des arbres la lumière de cet hôpital qui brille comme un phare.

Tandis qu'il esquivait des troncs, des buissons, des bancs, des poubelles et des arbustes, Alfonso entend à nouveau la sirène mais il s'en fiche, comme il se fiche de l'énorme hôpital toujours plus proche : **il est obsédé par l'image de Constanca tombée par terre**, obsédé par les dernières paroles qu'elle lui a criées tandis qu'il s'éloignait en courant : *Vas-y, Alfonso, demande-leur de lui enlever ce froid qui nous l'éteint.*

Il regrette de l'avoir abandonnée, alors il s'arrête, hésite un bref instant.

Cet instant, un homme en profite pour jaillir de l'ombre et le frapper à la tête **avec un bâton**, lui arracher son sac à dos avant de partir en courant sur **le chemin pavé** qui serpente sans but apparent à travers le parc. Avec les dernières forces qu'il lui reste, il se relève, fait deux ou trois pas en titubant, **donne des coups de griffe l'air**, rugit plus qu'il ne hurle, pousse un gémissement primitif et, sans trop savoir comment, il se met à courir derrière l'homme.

Peu à peu, il s'approche de sa proie. Il y est presque lorsqu'ils atteignent la rue. Mais l'homme rejoint la voiture de police qui l'attendait. Alfonso la regarde démarrer et s'éloigner pour toujours. Alors, s'avouant vaincu, Alfonso s'effondre à terre, **griffe sur le bitume** et, l'espace d'un instant, il oublie l'écho de la sirène, les coups que le vent continue à lui infliger et Constanca. Comme s'il était déjà mort.

Burlando árboles, arriates, bancas, basureros y arbustos, Alfonso escucha la sirena nuevamente pero no piensa en ésta ni tampoco en el enorme hospital que cada vez está más cerca: **no consigue sacar de su cabeza a Constanca ni consigue olvidar las últimas palabras que gritó ella, cuando él corría alejándose del sitio en que cayera: ándale, Alfonso, pídeles a esos que le saquen ese frío que nos lo calla.** Arrepentido de haberla abandonado, Alfonso se detiene y duda un breve instante.

Y es este mismo instante el que aprovecha el hombre que de pronto emerge de las sombras para golpearlo en la cabeza **con un palo**, arrancarle la mochila y echar a correr sobre **el camino de te-zontle** que serpentea sin sentido aparente por el parque. Levantándose del suelo con las fuerzas que le quedan, Alfonso trastabilla un par de pasos, **araña el espacio**, más que gritar ruge un lamento primigenio y sin saber cómo lo hace echa a correr detrás del hombre.

Y poco a poco va a acercándose a su presa. **Y** está a punto de alcanzarlo cuando llegan a la calle. Pero el hombre aborda la patrulla que lo estaba ahí esperando. **Y** Alfonso observa cómo ésta arranca y cómo se aleja para siempre. Entonces, desplomándose vencido sobre el suelo, Alfonso **araña el asfalto** y por un instante olvida el rumor de la sirena, los golpes que le sigue dando el viento y a Constanca. Como si ya estuviera muerto.

Évitant des arbres, des plates-bandes, des bancs, des poubelles et des arbustes, Alfonso entend de nouveau la sirène, mais il ne pense pas à elle ni à l'immense hôpital qui est de plus en plus près : **il ne parvient pas à se sortir Constanca de la tête et ne parvient pas à oublier les derniers mots qu'elle lui a criés, alors qu'il courait en s'éloignant de l'endroit où elle était tombée** : *bouge, Alfonso, demande-leur qu'ils lui sortent ce froid qui fait qu'il dit rien.* Regrettant de l'avoir abandonnée, Alfonso s'arrête et hésite un bref instant.

Et c'est justement l'instant dont profite l'homme qui soudain émerge de l'ombre pour le frapper sur la tête **avec un gourdin**, lui arracher son sac-à-dos et se mettre à courir sur le **sentier de gravillons de lave rouge** qui serpente dans le parc sans logique apparente. Se relevant du sol avec son reste de force, Alfonso fait deux, trois pas en trébuchant, **griffe l'espace**, rugit, plus qu'il ne crie, une plainte originelle et, sans savoir comment il peut, il se met à courir derrière l'homme.

Et petit à petit, il se rapproche de sa proie. **Et** il est sur le point de l'atteindre quand ils atteignent la rue. Mais l'homme débouche devant la voiture de patrouille qui l'attendait à cet endroit. **Et** Alfonso la voit démarrer et s'éloigner pour toujours. Alors, s'effondrant, vaincu, sur le sol, Alfonso **griffe l'asphalte** et, pour un instant, oublie le hurlement de la sirène, les coups que le vent continue à lui asséner, et Constanca. Comme s'il était déjà mort.